



L'ETOILE-ABSINTHE

29ème et 30ème TOURNEES

B.M. LAVAL ADULTE



2118128

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY

69963

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

Siège Social

rue du Château

PENNE DU TARN

CASTELNAU DE MONTMIRAL

L'Etoile - Absinthe

N° 29-30

1986

1986

Cotisation ordinaire : 120 F

Cotisation de soutien : 150 F

à verser par chèque bancaire ou postal (CCP 2836 31 L Toulouse)

à l'ordre de la Sté des A.A.J. et à adresser à :

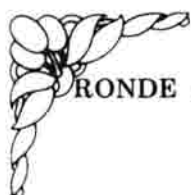
Claude Rameil, 56, rue Carnot - 92300 Levallois

La correspondance concernant la revue peut parvenir à :

M. Michel DECAUDIN

60, rue de Fécamps

75012 - Paris



RONDE AUTOUR DU THEATRE DES PANTINS

18 lettres de Franc-Nohain

à

Claude Terrasse

présentation par Henri Bordillon



Des gens sont morts, dont c'est à peine
Si vingt personnes se souviennent...

La Voie descendante (1933)

Maurice Étienne Legrand naquit à Corbigny (Nièvre) le 25 octobre 1873, cadet d'Alfred Jarry d'un mois et demi ; il prit le pseudonyme de Franc-Nohain en souvenir, dit-on, de la petite rivière nivernaise : le Nohain, qui se jette dans la Loire à Cosne.

Après des études au lycée Janson de Sailly, où il fut condisciple de Pierre Louÿs, avec qui il fonda *le Potache*, il obtint une licence en Droit et une autre d'Histoire. Ces diplômes lui permirent d'embrasser la carrière préfectorale : il devint chef de cabinet des préfets de la Haute-Loire, du Tarn-et-Garonne et de Constantine.

En 1897, Franc-Nohain, qui est en poste à Montauban, envoie régulièrement des chroniques fantaisistes et rimées au *Journal* ; il a publié en 1894 *les Inattentions et sollicitudes* et se prépare à donner, aux éditions de la Revue Blanche : *Flûtes*. C'est en 1897 que Franc-Nohain semble entrer véritablement en relation avec le compositeur Claude Terrasse. De leur correspondance de cette époque, nous ne connaissons, hélas ! qu'un versant, publié ici. Comme il est naturel, vu les dates, ces lettres tournent autour des représentations du jeune Théâtre des Pantins, où Jarry donna *Ubu roi*, et où il était employé à la manipulation des marionnettes (1).

Le Théâtre des Pantins, on le sait, ne survivra pas à sa première saison, et nombre des lettres publiées ici éclairent les difficultés de divers ordres, qui vinrent hâter sa disparition. Du dernier spectacle : *Vive la France!*, nous ne savions qu'assez peu de choses(2) ; plusieurs des lettres qui suivent, éclairent le contenu de l'oeuvre d'un jour nouveau. La pièce fut finalement jouée le 29 mars 1898, mais à guichets fermés : la Censure l'avait interdite (3)!

Les trois lettres qui terminent cette correspondance sont légèrement plus tardives ; de 1902, elles datent d'un moment où la collaboration du librettiste et du musicien a déjà produit : *l'Enfant Do* (Grand-Guignol, 1901), *La Fiancée du scaphandrier* et *Au temps des Croisades* (Mathurins, janvier 1902). On verra combien ces lettres de Franc-Nohain manifestent son désir que sa collaboration avec Claude Terrasse dure ; ce fut bien le cas, certes, mais moins abondamment que ne le souhaitait le « poète amorphe ». On peut ainsi rappeler : *Péché véniel* (1903) — encore ce titre cache une reprise légèrement aménagée d'*Au temps des croisades*, l'année précédente interdite par la Censure, et jouée à guichets fermés!, *La Botte secrète*, *Les Deux Augures* (Capucines, 1904) et *Les Transatlantiques* (1911) ; il est vrai que des contrats ultérieurs furent signés entre Franc-Nohain et Terrasse pour deux autres opérettes, qui ne virent jamais le jour : un *Juif errant* et un *Tartarin de Tarascon*!

Ces trois lettres de 1902 surprendront peut-être le mélomane puisqu'elles indiquent, en outre, que c'est à Terrasse que, dès 1902, Franc-Nohain proposait de composer la musique de *L'Heure du muletier* ; on sait, en effet, que sous le titre de *L'Heure espagnole*, cette pièce fut représentée en 1904 puis, mise en musique par Maurice Ravel, jouée en 1911 à l'Opéra Comique.

Il nous reste, pour terminer, à remercier ici M. Claude Terrasse, petit-fils et homonyme du compositeur, qui a bien voulu nous confier ces documents en souhaitant qu'ils participent de quelque manière à la célébration de son grand-père (4).

Henri Bordillon



NOTES

(1) Voir lettre No 11 et *L'Etoile-Absinthe* No 17-18 : hors-texte entre les pages 22 et 23.

(2) Voir le livre de Noël Arnaud (*D'Ubu roi au docteur Faustroll*), pp. 396-399.

(3) Il figure aux Archives Nationales un petit dossier de la Censure théâtrale relatif au théâtre des Pantins. Six œuvres constituent ce dossier :

— Jules Renard, *Histoires naturelles* ; mention manuscrite de Georges Roussel : « Bon pour être lu par les marionnettes du Théâtre des Pantins » ; œuvre enregistrée le 27 décembre 1897, acceptée le 10 janvier 1898.

— *Paphnutius* (édition du Mercure, 1895) ; mention manuscrite de Georges Roussel : « Bon pour être joué par les marionnettes du Théâtre des Pantins » ; œuvre enregistrée le 27 décembre 1897, acceptée le 28 décembre avec une modification : page 28, « bordel » est remplacé par « mauvais lieu ».

— *Les inattentions et sollicitudes du poète Franc-Nohain* (Vanier, 1894) ; mention manuscrite de Georges Roussel : « Bon pour être chanté par les marionnettes du Théâtre des Pantins » ; œuvre enregistrée le 4 janvier 1898, acceptée le 10 janvier avec une modification : le deuxième couplet de *La Ballade des cannes et des parapluies* est rayé.

— *Les Noël bourgeois de la Monnoye ou un réveillon académique sous Louis XIV*, fantaisie de Léon Durocher (copie manuscrite) ; mention manuscrite de Georges Roussel : « Bon pour être joué par les marionnettes du Théâtre des Pantins » ; œuvre enregistrée le 27 décembre 1897, acceptée le 28.

— *Ubu roi* (exemplaire de l'édition du Mercure de France, 1896, « 3ème édition ») ; mention manuscrite de Georges Roussel : « Bon pour être joué par les marionnettes du Théâtre des Pantins » ; œuvre enregistrée le 27 décembre 1897, acceptée le 15 janvier 1898. Pour les modifications apportées, voir *Ubu* (Folio No 980, pp. 453-454).

— *Le Tandem* (copie manuscrite) ; mention manuscrite de Georges Roussel : « Bon pour être joué par les marionnettes du Théâtre des Pantins » ; œuvre enregistrée le 27 décembre 1897, acceptée le 28.

Cette petite piécette inédite de Franc-Nohain, destinée à «ouvrir» certains spectacles du Théâtre, formera, avec d'autres documents relatifs à Jarry et aux Pantins, la quatrième plaquette du *Brise-Lunette* (12 bis, rue Bourde de la Rogerie, 35700 Rennes).

On trouve, en outre, au même dossier, deux feuilles sur papier à en-tête du Théâtre des Pantins, de deux mains différentes, l'une de Claude Terrasse, l'autre de Roussel, avec la mention manuscrite de Georges Roussel : «Tudé, pour être chanté dans Ubu-roi». La feuille-Roussel donne les trois premiers couplets et le refrain.

(4) Les trois «reçus» que nous publions ici nous ont également été confiés par M. Claude Terrasse. Le premier, du 30 décembre 1897, émane d'un imprimeur «pour fourniture d'une grosse de ballons blancs imprimés Théâtre des Pantins, 6 rue Ballu, les deuxième et troisième donnent une idée des cachets de deux acteurs des Pantins : Fanny Zaessinger et F. Jacotot.





Paris, 16

1897

Reçu de M. l'Administrateur
du Théâtre des Pantins la
somme de Dix-huit francs
pour fourniture d'une grappe
de Ballons blancs imprimés
« Théâtre des Pantins, O Rue
Ballu »

Paris le 20 X. 9 1897

L. M. Buisson

J. Roussier





Paris, le

189

Reçu du Théâtre
des Pantins la
Somme de 20 Fr.
Comme complément
de la première
quinzaine -
Fanny Paisan





Reçu de l'Union des Pantins.
 Le dîner de six personnes
 pour le 1^{er} février 1898
 de 21 ans et 1/2 ans moins
 ce dîner est de 15 francs.



Pour le dîner
 Paris 1^{er} février 98
 E. Jacotot



11 oct. (1897) Lundi,

Cher Monsieur,

Je n'ai jamais tant regretté d'être très paresseux, et de n'avoir dans mes tiroirs le moindre symptôme de livret...

Cela vaut peut-être mieux après tout, — cela va me permettre d'y réfléchir spécialement pour vous — et, si vous voulez bien, nous en causerons à Paris, le mois prochain.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai été fort touché de l'aimable et précieux envoi que vous m'avez fait.

Cela augmente mon désir que nous marchions ensemble vers quelque sonore succès,

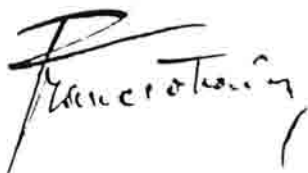


sur cet air là, bien entendu...

En attendant je souhaite que notre *Benjamin* triomphe, — et m'oblige à me mettre de la Société des Auteurs et Compositeurs, dont je

ne fais pas partie...

Sympathies

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Francis Jammes', with a large, sweeping initial 'F'.

2

27 novembre 1897

Mon cher Terrasse

Conformément aux conventions intervenues entre nous, je donne à vous seul le privilège d'interpréter ou faire interpréter mes poèmes amorphes.

Je vous prie donc de bien vouloir veiller à ce qu'aucune interprétation n'ait lieu, qui n'ait été autorisée par nous deux — et je vous charge de faire respecter mes intérêts, puisqu'ils sont aussi les vôtres,

Cordialement à vous,

Franc-Nohain

3

Dimanche 9 (janvier 1898)

Mon cher ami,

Ci-joint mon casier judiciaire, — cette fois je crois que je n'aurai plus qu'à toucher des sommes..

Vous seriez bien gentil de me donner un peu des nouvelles des Pantins. Je pense bien que vous êtes fort occupé. Mais je suis loin, il faut me tenir

au courant...

Quid de l'édition de nos chansons ? Je vous donnerai des indications pour le lançage en province — Et nos poèmes amorphes Vont-ils passer avec Ubu ?

Je vous enverrai demain *sans faute* le Prologue de *Vive la France !* Et vous pourrez vous mettre à la besogne, car je vous en donne beaucoup, ô mon musicien ! J'ai déjà dans mon prologue le chœur des voyageurs, — le chœur des soldats — et les couplets du chef de gare . — Mais cela n'est pas pour vous effrayer, non ?

Si seulement nous pouvions entonner bientôt le chœur du Joyeux Retour, — et le cantique d'actions de grâces au Ministre et au Préfet de la Seine !

Mes souvenirs les meilleurs pour Madame Terrasse et pour vous —
et bien cordialement votre,

Franc-Nohain

4

Montauban, le 10 janvier 1898

Mon cher ami,
En avant ! par fil..

ou

En avant, par fil !

Voyez ce qui vaut le mieux comme ponctuation — ça n'est d'ailleurs pas de la force de 36 chevaux, mais qu'est-ce qui est de la force..

Et maintenant l'important c'est d'aller en *avant*. Nous avons essuyé les plâtres. Le palais est prêt pour Ubu.. Mais ne recommençons pas les bêtises : soignez la publicité et les invitations !

Les ennuis que vous venez d'avoir me font regretter davantage encore de ne pas avoir été là.. Enfin tout ira bien maintenant, et cela me réjouit surtout que tout malentendu soit réglé entre Roussel et vous. C'est la 1ère condition pour faire de bonne besogne — et puis ne soyez plus malade.

Il me semble que les petits poèmes pourraient être donnés dans cet ordre : - Complainte - Romance - Triangle - Berceuse - Paysage - Sollicitude

et terminez par les Coaltars si vous comptez sur eux.

Maintenant il faut au moins 3 interprètes, correspondant aux 3 chanteurs... enfin j'ai confiance...

Je n'ai pas le temps de recopier mon prologue ce soir — Mais le recevrez sûrement mercredi matin. Et je travaille, et moi aussi j'ai le grand désir que nous fassions quelque qqch. de bien — Mais il est bien entendu que *Vive la France !* est seulement un essai pour marionnettes — et nous verrons après la chose très sérieuse.

Une idée m'est venue ; pourquoi ne représenteriez-vous pas *Esther* avec les chœurs ; des chœurs dont vous écrirez la musique. Je crois qu'en marionnettes le répertoire classique donnerait des résultats extraordinaires. Causez en donc.

Il m'est tout à fait égal que vous m'écriviez des lettres désordonnées pourvu que vous m'en écriviez — et que vous me teniez au courant. J'aimerais mieux encore que nous n'ayons plus besoin de nous écrire.

Allons bon courage, mon cher ami, bonne chance —
et à vous,

Franc-Nohain

5

Montauban, le 14 janvier 1898

Mon cher ami

Ce m'est une preuve de bonne amitié et de sympathie confiante que vous me donniez en me demandant conseil sur cette question de la direction des Pantins. Laissez-moi vous dire d'abord combien j'y ai été sensible — depuis si peu que nous nous connaissons, je crois que nous sommes allés très franchement l'un à l'autre. C'est d'un bon augure pour une collaboration.

Et maintenant, comme je vous l'ai télégraphié, je crois aussi que votre avantage, et l'intérêt même des Pantins est d'accepter la direction de Roussel. Seulement il faut qu'il n'y ait pas de malentendu — et que vous signiez un traité avec Roussel où vous spécifierez bien toutes vos conditions ; et notamment ceci : — au cas où Roussel viendrait à lâcher, son successeur

éventuel hériterait des conventions signées avec vous. D'ailleurs lui-même doit bien se rendre compte que vous êtes l'âme des Pantins — par vous et vos amis. Car je ne suppose pas que Bonnard, Sérurier ou les autres — et vous pouvez dire moi-même — s'intéresseraient de très près à ce petit théâtre, le jour où vous n'y seriez plus intéressé. Il y a même des questions matérielles : la salle enclavée dans votre appartement — la propriété des pantins, — qui font qu'on ne peut se passer de vous.

Bref, — et alors ce serait la meilleure solution, — je considère que Roussel devrait être, au moins cette année, une sorte de directeur commanditaire — participant seul aux pertes comme aux bénéfices — et vous, à appointements fixes, une sorte de *directeur artistique* gagé par lui. Et (ceci très entre nous — mais je vous en avais dit mon pressentiment) la chose à éviter, la chose dangereuse (même pour Roussel) serait que Bans devînt ce directeur artistique.

Tout cela, évidemment, se dirait mieux que cela ne s'écrit. Mais vous comprenez certainement, et Roussel comprendra aussi, j'en suis sûr. Croyez-vous qu'il y ait à ce sujet quelque chose d'opportun à lui écrire ?

Encore une fois cette solution me paraît être la vraie, pour le moment ; — et le seul écueil à parer, c'est une succession à Roussel — et c'est pourquoi je vous engage à bien réserver tous vos droits le jour où Roussel voudrait ou s'associer à quelqu'un d'autre — ou céder l'affaire.

A vous cordialement,

Franc-Nohain

Mais certainement, faites tout ce que vous voudrez du *Bouchon* et de tout ce que je publie au *Journal*. Enchanté de ce que vous me dites pour *Vive la France* ! — Courage.

A quand la représentation d'Ubu ? Ecrivez-moi bien le résultat. Et ce que donnent nos poèmes. Donnez aussi l'édition. J'écris à Yvette — Je vous laisse à apprécier, pour les interprétations. Vous récrierai d'ailleurs à ce sujet. Voyez aussi Société des Auteurs.



Montauban, le 21 janvier 1898.

Mon cher ami,

J'allais vous conseiller ce que propose Vallette : cela me paraît en effet être le plus pratique. Donnez vos cinq spectacles et préparez la campagne prochaine. Ce qui a manqué aux Pantins, cette année, c'est un répertoire, c'est de la maturité. Cette année vous avez cassé les œufs : c'est la saison prochaine qu'on fera l'omelette. Maintenant, société par actions ou commanditaire unique : la 1^{ère} solution vous donne beaucoup plus de liberté, une responsabilité moins grande, et comme, l'an prochain, vous pouvez avoir autre chose et mieux à faire, c'est peut-être en effet celle-là qu'il faut chercher à faire aboutir ; sans vous dissimuler cependant que vous aurez besoin de battre le grand rappel : car on trouve dix mille francs — vingt mille, même — mais ce sont toujours les dix derniers qui sont difficiles à trouver.

Je vais tâcher de vous envoyer dimanche soir notre premier acte. Je compte aller à Paris dans les 1^{ers} jours de février. L'important croyez que je le désire, serait d'y rester. Enfin, espérance.

Il va falloir soigner le lancement de nos chansons, — voir si nous ne pourrions pas en avoir une reproduite au Figaro — écrire aux amis — bref battre sérieusement l'estrade. Il serait bon que cette édition nous rapportât — d'abord — des sommes considérables — et affirmât notre collaboration.

Je n'ai pas écrit à Yvette — je ne veux pas prendre les devants, avec elle. Mais dès son retour à Paris, vous pouvez être sûr qu'elle donnera M. Benoît et la Berceuse — et tout ce que nous voudrons.

Ci-joint le *pouvoir* réclamé par la Société : toujours beau, la forme,
A vous,

Franc-Nohain



Montauban,

21 janvier 1898

Mon cher Terrasse,

Je vous prie et vous donne pouvoir de verser en mon nom la somme de vingt-cinq francs à la Société des Auteurs, éditeurs et compositeurs de «musique» — cette somme représentant ma souscription d'adhésion à ladite société.

A vous,

Maurice Legrand
(Franc-Nohain)

Montauban, le 24 janvier 1898

Mon cher ami,

Mon article du *Journal* à faire : un mot un peu en retard. Et puis toute cette sale politique. Mon dieu que je voudrais donc être à Paris (mettez donc ce refrain-là aussi en musique). Mais en ce moment les gens sont trop occupés pour s'occuper des autres. Enfin croyez que je veux faire l'impossible. Bon courage toujours pour la Société des Pantins : quant à l'administrateur, comme je voudrais *moi-même* pouvoir briguer les suffrages du conseil d'administration !

J'attends nos chansons ; encore une fois, qu'elles soient *bien lancées* — et à vous.

Franc-Nohain

J'espère aller à Paris dans une quinzaine — l'important serait de pouvoir y rester.

Mercredi (26 janvier 1898)

Mon cher ami,

Vous recevrez après demain matin *sans faute* 1er acte complet de *Vive la France* !. Et je prends engagement par écrit qu'au 15 février, dernière limite, la pièce entière soit livrée. Vous me verrez à Paris vers cette époque: souhaitons que ce soit définitivement. En tout cas, vous pouvez, si besoin est, compter sur moi pour l'administration des Pantins. J'estime en effet que la chose ne peut être mûre que pour la saison prochaine, et à cette époque je serai prêt à marcher. Nous ne nous embêterons pas. Seulement c'est cette saison prochaine qu'il faut mûrement préparer.

A vous,

Franc-Nohain

La marche d'*Ubu* est-elle éditée ? Je la ferais jouer ici par la musique militaire !

10

Jeudi (27 janvier 1898)

Ci-joint 1er acte. Ecrivez-moi très franchement si vous le sentez. Moi, je ne peux pas me rendre compte, et je n'ai personne ici avec qui en parler: et puis ce que j'imagine, et dont j'attends les gros effets, c'est votre musique.. et pour cela il faut que vous sentiez la chose.. En somme toute l'ironie doit être dans ce fait que les gens entendront, dits par des marionnettes, des axiomes indiscutables, des refrains guerriers, des couplets de bravoure, — et pourront à loisir ou prendre la chose au sérieux, ou s'apercevoir qu'on se f. d'eux.

Recommandez aux artistes de copier en laissant de grandes marges et des interlignes suffisants — car j'aurais sans doute besoin de modifier certaines phrases au récolement.

A vous,

Franc-Nohain

1er février (1898)

Mon cher ami,

Je vous ai envoyé hier soir, au galop, les quelques lignes que vous me demandiez : celles-là ou d'autres, mais, en effet, l'idée peut n'être pas mauvaise.

Enchanté que mon premier acte vous plaise : — il est bien entendu que, dans les couplets, aux refrains surtout, vous pouvez toujours répéter et tripataouiller les paroles selon les besoins de votre musique.

Et nos bonshommes, je crois aussi qu'il faut s'occuper de les faire : il en faut pas mal, et de beaux, puisque c'est une *trilogie à grand spectacle*.

Pour notre second acte, *le Français est galant*, il nous faut un somptueux salon orné de glaces.

Si la morale nous réprouve,
Et rien ne prouve
Qu'elle ait raison,
Du moins la Police tolère
Et sans colère
Notre maison.

Dans ce décor s'agiteront :

Madame, en robe de soie probablement héliotrope — forte matrone que pourra interpréter Jacotot.

Le Sénateur, très chic, «ancien préfet de l'Empire», fleur à la boutonnière, plus de cheveux mais des favoris blancs.

Juliette. Très «jeune fille». Mousseline, du blanc, du bleu ou du rose:

Un potache. Uniforme — Un *sous-officier* de cavalerie, très brillant.

Quatre «*pensionnaires*» somptueuses robes de bal en velours, grenat, vert bleu, chaudron, décolletage et dentelle.

Enfin, je vous sou mets, car c'est vous surtout que ça regarde, l'idée d'un clou pour terminer le second acte. «Au 2ème acte, grand ballet réglé par M. Alfred Jarry». Vous vous rappelez le gros succès des chantres : il me semble que six danseuses en tutu, exécutant cinq minutes de pitreries sous les doigts agiles de Jarry, et accompagnées par une musique ingénieuse, je crois que cela terminerait l'acte par un triomphe ! — Ecrivez-moi si vous voyez cela.

Vous recevrez le second acte lundi (j'aime prendre des dates, cela

secoue ma paresse) — Et je vous apporterai le 3ème et l'Apothéose, j'espère, à la fin de l'autre semaine.

A vous,

Franc-Nohain

12

Lundi, 14 (février 1898)

Ci-joint le 3 -- Il n'y aura plus maintenant que l'apothéose que je vous enverrai demain, et qui ne comprend qu'un grand chœur :

Galanterie, esprit, vaillance,

Vive la France !

Vive la France !

et puis sans doute ferai-je précéder le prologue d'une petite conférence dite par un guignol. Croyez-vous que cela est assez important ? Et qu'est-ce que ça dure ?

— pour ce 3^e acte, il faudra trouver un truc pour guillotiner le bourreau : je crois qu'on pourrait peindre la guillotine sur le fond, — en ménageant une lunette pour passer la tête qu'on retirerait par arrière — Enfin nous causerons de tout cela à la fin de la semaine ou les premiers jours de l'autre. Je suis surtout enchanté si je vous ai donné matière à bonne musique.

Je crois que ça ne sera pas très compliqué à monter. Il n'y a pas un grand nombre de personnages en scène, et ils ne font presque rien.

Pour les costumes de ce 3, le Juge et le Gendarme doivent avoir l'un une robe, l'autre l'uniforme : ce sont des personnages de guignol. Trouvez un costume (tailleur, chapeau canotier) pour la reporteresse. Le bourreau, très élégant, habit rouge et gardénia. Le condamné, qui ne fait que paraître, costume traditionnel d'exécution, pantalon, chemise, et mains derrière le dos.

A vous,

Franc-Nohain



29 avril (1898)

Ceci n'est pas encore pour vous envoyer de la copie. Mais pour que nous nous réjouissions ensemble (et malgré la satisfaction de Bauër) de l'insuccès, en somme, du Maréchal Chaudron.

Et puis je veux vous dire que j'ai trouvé — ou crois avoir trouvé — la forme nouvelle dont il convient de rajeunir honorablement l'opérette, et qui serait tout simplement la forme de la comédie grecque, en restituant le chœur antique. Et le livret que je vous proposerai après *Sur le Mail*, s'appellera très bonnement *les Poires*, avec un chœur de poires (comme furent exactement, et avec un analogue calembour, le chœur des Oiseaux ou des Guêpes ou des Grenouilles..) et ça aura quatre actes, et ce sera fort beau, et Jeanne Gravier nous grattera à l'ombre de Samuel (?)...

A vous et aux vôtres,

Franc-Nohain

Ecrivez-moi des nouvelles. Vos lettres me donnent courage.

Montauban, le 2 juillet 1898

Mon cher ami,

Je passe mon temps — voisinage de Toulouse sans doute — à vous faire des promesses de gascon. Pourtant cette fois je crois que ça y est et qu'avant huit jours vous recevrez le commencement des *Poires* : pas d'énervement, pas d'impatience, et espérons dans les fruits mûrs.

Il fait d'ailleurs ici une sacrée température pour les mûrir ! Mais je suis un homme de soleil, en attendant que nous soyons le soleil lui-même..

Ecrivez-moi une bonne lettre entraînante. Et à vous et aux vôtres,

Franc-Nohain

Quant à la chose de Gémier nous verrons plus tard : je veux être tout aux Poires.

15

Montauban
Hôtel du Midi

(octobre 1900 ?)

Mon cher ami,

Ce cochon de métier de réserviste — car je suis réserviste — m'abrutit tellement que je ne vous ai pas encore écrit ma joie très sincère et très affectueuse du succès de *la Femme de Loth*. Ce sera une des joies du retour à Paris.

En souvenir de *Vive la France !* Montauban, répudiant le Tarn, demande à devenir la préfecture de Loth-et-Garonne (je le vends cent sous à Willy).

Plus que dix-huit jours et la classe !
Souvenirs laudatifs à Bernard,
et sincèrement à vous,

Franc-Nohain

16

Grandclos
Rennac

dimanche 3 août 1902

Mon cher ami,

La villa Lago del Moncenisio dont vous voulez bien nous envoyer la photographie, me paraît délicieuse : ce Grand-Lemps est un paradis...

Pour parler sérieusement, la maison que vous nous avez si gentiment cherchée me paraît tout à fait adhoc, si j'ose dire. Mais il y a une modification au programme : nous avons des amis, et entre autres mes parents, qui doivent venir nous relancer au Grandclos ce mois d'août, et qui de meilleure parole que vous, ne nous lâchent pas pour le Cenis.

En sorte que nous ne pourrions quitter la Suisse avant septembre. Si la maison est encore libre à cette date, je la louerais volontiers, dès maintenant, du 8 septembre au 15 octobre. Nous aurions alors deux bons mois à travailler, et j'utiliserais le mois d'août à ramasser des matériaux de façon à ce que, une fois ensemble, nous n'ayons qu'à marcher. De plus, si vous étiez chic, vous utiliseriez les précieux aller et retour de l'Assomption (variables du 11 au 21 août) pour venir causer un peu de :

La Botte secrète (ex. Talon Louis XV) 1 acte

Les Bourgeois de Calais. 2 actes.

Circé — 2 actes.

L'heure du muletier — 1 acte.

Les Deux augures. 1 acte.

(puisque nous sommes pour petites pièces).

Vraiment, vous devriez bien venir : par St André le Gap, Chambéry, Genève, c'est un jeu d'enfants. Nous serions si contents de vous avoir un peu : et puis vous m'êtes un puissant *entraîneur*. J'ai bien envie de mettre cela comme condition à notre séjour en septembre, et je jugerai, par votre empressement à venir, de votre désir à nous avoir comme voisins.

Donc écrivez-nous vite que vous venez la semaine prochaine (je vous assure que cela ne serait pas du temps perdu) — et dites-moi si la location de la maison peut m'être assurée pour octobre.

A bientôt, n'est-ce pas, et cordialement à vous,

Franc-Nohain

17

Grandclos

Rennac

9 août 1902

Mon cher ami,

Votre famille de Grenoble me dégoûte. Heureusement allons-nous nous retrouver le mois prochain.

Louez donc la maison en mon nom à partir du 8 septembre, à raison de deux cents francs jusqu'au 8 novembre, payables moitié à l'arrivée, moitié au départ. Je pense que la location comprend le linge de maison, et qu'il y a le nécessaire comme argenterie, vaisselle, et batterie de cuisine, car

nous arriverons absolument dépourvus. Vous serez bien aimable de m'envoyer quelques renseignements ; et si vous pouviez les illustrer d'un sommaire et rapide Kodak, cela nous serait précieux.

Je donne cette date du 8 sept. puisque vous-même me dites devoir vous absenter et ne rentrer que le 5. Mais il est bien entendu qu'à moins d'événements, vous ne nous lâcherez pas au mois d'octobre, et que, l'un et l'autre, formons l'héroïque résolution de ne rentrer à Paris qu'après la Toussaint, et les poches bourrées de manuscrits.

J'ai l'intention, d'ici la fin du mois, d'arrêter un certain nombre de scénarios bien détaillés, comme celui que je vous ai envoyé,

L'heure du muletier, 1 acte.

Circé, 2 actes.

L'hospitalité écossaise, 1 acte.

Le chapeau chinois, 1 acte.

et, en adoptant une méthode de travail rigoureuse, la collaboration sur ces canevas doit produire des résultats rapides et merveilleux. J'augure également le plus grand bien de la collaboration de nos mioches, sous la double et heureuse garde des mamans.

A bientôt donc et cordialement votre,

Franc-Nohain

18

Grandclos

Rennac

jeudi 14 août 1902

Mon cher ami, et *de deux*, comme vous dites, et comme dit le général de Galliffet.

Je suis tout à fait de votre avis en ce qui concerne le plaement *lent* mais *sûr* de nos pièces. L'important est de les avoir, et qu'elles soient bonnes.

Je vais vous envoyer encore d'ici peu, probablement, un 3^e petit acte: *le Chapeau chinois*.

Après quoi je m'occuperai de la pièce en deux actes qui sera certainement en état lors de notre arrivée au Grand Lemps. Quant aux *Deux augures*, j'ai laissé mes notes à Paris : d'ailleurs, je les considère comme un

travail un peu d'exception, que nous ferons à nos moments perdus, et qu'il faudra probablement traiter en grande scène lyrique avec récitatifs. Et puis rien ne nous empêchera de parler de la *grande pièce* que cette fois je crois *tenir*.

Vous voyez que je suis en grande énergie, — comme aux beaux temps d'autrefois.

Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai résolument l'intention de me vouer maintenant à l'opéra-bouffe, et que, pensé-je, les temps sont révolus d'affirmer notre marque de fabrique : produits brevetés de l'Usine du Grand-Lemps, comme le Génépy des Alpes.

Ecrivez-moi vite pour *l'heure du Muletier* si ça colle (je ne vous ai bien entendu indiqué les effets que très grossièrement) — et croyez-moi bien sincèrement votre

Franc-Nohain



NOTULES

« L'ECRITEAU APPORTE SELON LES CHANGEMENTS DE LIEU... »

« Les personnages sont pour être joués avec toute la fantaisie de costume et d'allure que l'on voudra se permettre. Quant aux décors, le système est des plus simples. Si l'action se passe dans un château, dans une île, vous vous contentez simplement des accessoires indispensables à la marche de la pièce, et vous remplacez le décor par une pancarte sur laquelle vous écrivez : *le théâtre représente la grande salle d'un château moyen âge. — Le théâtre représente un site enchanteur dans une île de l'Océanie, etc., etc.* »

Albert Humbert : *Théâtre comique*, 1880.

SAINTE-PURGE

Tombez, tombez sur eux, ô bouteilles légères,
C'est Pâques ! le soleil, les ardeurs printanières.
L'Hunyadi-Janos sera partout fêté
Par ceux qui lui devront la santé, la gaîté !

Publicité parue dans
Le Rire, 2 avril 1910.

HUNYADI JÁNOS

Dite EAU DE JANOS

LA MEILLEURE EAU PURGATIVE NATURELLE

Le Purgatif des Familles

Aucun ménage ne devrait être

Autorisée par l'État

Effet prompt, sûr et doux

privé de ce trésor de la nature

Approuvée par l'Académie de
Médecine de Paris.

Absence de Coliques
et de Malaises

Agit sans constipation
consécutive

Tolérée par les estomacs
difficiles

Très facile à prendre

N'EXIGE AUCUN
RÉGIME

Dose Laxative :
1 Verre à vin

Dose purgative :
2 Verres à Vin

LE MATIN A JEUN

Pour Enfants : Quantité
proportionnellement
moindre, avec ou sans
addition de lait.

Se méfier
des Contrefaçons et
Substitutions.

Se vend chez tous les
Marchands d'Eaux Miné-
rales, Pharmaciens et
Herboristes.



Se recommande :

Constipation
habituelle

Embarras gastrique

Appendicite

Grippe

Fièvre typhoïde

Maladies du Foie

Troubles bilieux

Hémorroïdes

Pléthore sanguine

Congestions

Hydropisie — Obésité

Rhumatismes

Chlorose

Migraines

Menstruation difficile

Grossesse

et ses suites

Avis Important.

L'AUTHENTICITÉ DE L'EAU n'est garantie que par
la marque de commerce « Hunyadi János » sur l'éti-
quette, le bouchon et la capsule, et le nom de « Andreas Saxlehner » sur l'étiquette
et le bouchon.

LE PEDARD

Pédard n.m. (pé-dar - rad. *pédaler*). Néol. Qualification donnée plaisamment aux vélocipédistes acharnés qui filent à toute vitesse, à grands coups de pédale : *Dans Paris, le PEDARD répond généralement par des injures aux passants qui lui font des observations.*

(*Revue encyclopédique*, 11 février 1899).

LE SEXE DE L'AUTOMOBILE

Au moment où Jarry, dans le *Surmâle*, choisit le masculin, le genre du mot *automobile* est encore très discuté. Une note de Henry Somm dans les «Echos du Rire» (*Le Rire*, No 235 du 6 mai 1899) :

«Doit-on dire *une* automobile ou *un* automobile ?

Les avis sont partagés.

Pourquoi ne pas accorder le genre de la machine avec le sexe du chauffeur ?

Madame conduit *une* automobile.

Monsieur conduit *un* automobile.

Il suffirait pour cela d'un mot de Sarcey.»

En effet, le *Nouveau Larousse Illustré* de Claude Augé dit : «n.f.» et, entre parenthèses : «(Quelques-uns font le mot masculin).»

Or le *Supplément* du même dictionnaire dit : «n.m.» !

Le No 5 du *Larousse mensuel illustré* (juillet 1907) écrit «adj. et n.m.»

Mais du No 14 (avril 1908) au No 64 (juin 1912), sept entrées avec la mention : «n.m.». C'est seulement dans le No 67 (septembre 1912) qu'apparaît la mention : «n.m. ou f.», qui prouve que la discussion n'est toujours pas terminée. Les rédacteurs du *Nouveau Larousse illustré* évitent soigneusement de prendre parti en ne parlant que de «véhicule automobile» ou d'«industrie automobile».

Le parti pris par les rédacteurs du Larousse jusqu'en 1912 justifie le choix de Jarry. Il a seulement eu le tort de situer *Le Surmâle* à une date où le masculin serait abandonné.

MESSALINE

Le Courrier français, 26 janvier 1902, p. 4 : *Bibliographie* :

«*Messaline*, le roman si impatiemment attendu de Nonce Casanova, vient de paraître chez Ollendorff, sous une remarquable couverture de A. Leroux. C'est, dans une langue admirable, le décor fastueux de cette vie romaine dont la splendeur est souillée de débauches violentes que dominent la majesté troublante et la luxure de l'impériale courtisane. Il y a là une succession de drames poignants, et l'œuvre de Nonce Casanova demeurera comme la peinture la plus exacte et la plus vivante de l'infâme et somptueuse époque des Césars.»

Après ça, il n'y a plus qu'à tirer les chaises.

« UBU ! »

« UBU ! »

Théodore Botrel : *Souvenirs d'un barde errant*, Librairie Bloud et Gay, 1926. Pages 216, 217 .

« (...) un soir, durant que je chantais, accompagné par lui (Charles de Sivry), je l'entendis pousser un gros soupir derrière moi et, me retournant, je le vis s'affaler sur son clavier, vomissant le sang à pleine bouche.

On héla un fiacre et je le ramenai dare dare à son logis, rue des Abbesses. En route, il me poussa le coude et gouailleur, me montrant le mouchoir ensanglanté qu'il tenait sur sa bouche :

— Regarde, Théo : le petit mouchoir de Cholet !

Arrivés chez lui, devant sa femme et sa fille épouvantées, et tandis qu'on le mettait au lit, il me dit encore en faisant la grimace :

— Ubu !...

Car on était au temps où triomphait cette farce d'atelier (ou de collège, puisqu'écloso, paraît-il, au lycée de Rennes) *Ubu Roi*, de Jarry. Et tout ce qui était mesquinement bourgeois, ou bête, ou raté, comme par exemple un mauvais public, une mauvaise pièce, de mauvais couplets, Sivry les supportait en philosophe, mais se vengeait en les cravachant de ce simple mot : «Ubu !»

— Cette chanson... Ubu !... La Vie ?... Ubu !...

Quelques jours plus tard, un matin que je l'allai visiter, je le trouvai très bas. L'après-midi, ma bonne Léna, qui l'aimait beaucoup, alla le voir, elle aussi, et Mme de Sivry lui dit :

— C'est fini ! Il ne reconnaît plus personne

— Charles !... M'entendez-vous, mon bon Charles ? lui dit ma compagne, doucement, à tout hasard. C'est moi : Mme Botrel.

Le moribond reconnut la voix amie, ouvrit un œil, eut la force encore d'amener sa propre main droite à portée de sa main gauche, fit semblant de se donner une poignée de main à lui-même, en un geste de bonjour et d'adieu, et murmura distinctement :

— Ubu !...

Ce fut son dernier mot.»

Cet euphémisme pour «Merde !» est confirmé par Willy. Dans *Accords perdus* (Simonis Empis, 1898), l'Ouvreuse du Cirque d'Été s'écrie, à la date du 22 février 1897 :

«Vrai ! Le métier d'Ouvreuse devient crevant ! Un concert par jour, quelquefois deux, Ubu ! je suis sur les boulets, je renâcle ; ah ! si j'avais su, je me serais établie cocotte ; ça ne doit pas être plus éreintant, ça rapporte davantage, et on est considérée, au moins !»

Et plus loin, à la date du 15 mars 1897 :

«Le peuple en liesse vociférait des invectives variées : *Assez ! Trop ! Zut ! Ubu !*

Autre allusion à *Ubu roi* dans *A manger du foin* (1899), à propos des mots historiques dont la plupart n'ont jamais été prononcés :

« Il n'en est qu'un qui demeure inattaquable, celui que Cambronne rendit illustre dans les mornes plaines de Waterloo et qui, popularisé par les représentations d'*Ubu-Roi*, est désormais dans toutes les bouches. »

Enfin, dernier hommage dans *Le Retour d'âge* (chapitre IV, 1909) :

« Flûtre : comme disait naguère plus cambronniquement, un monarque à la santé de qui mon alcoolisme Ubu jusqu'à plus soif. »

LE TROTTOIR DE LA RUE D'ULM

I. - PANMUPHLE

1872 (4 juin). Lettre de Gustave Flaubert à George Sand : il veut élever « une protestation contre le *Panmuflisme* moderne ».

1884-1885. Le mot apparaît sous les formes *Panmuflisme* et *Panmufliste*. Le fichier d'Hector France (1907), à l'Université de Villetaneuse, donne ces deux attestations relevées chez Alexandre Hepp, *Paris patraque* (1884) et *Paris tout nu* (1885). (Renseignements communiqués par les « Amis du Lexique français »).

1894 (11 mars). Dessin d'Abel dans *Le Journal pour tous* (supplément hebdomadaire du *Journal*), avec la légende :

- Monsieur, vous êtes un *panmuphle* !
- Tenez, voilà une pangifle.

1895 (22 avril). Cette date est portée sur la couverture et la page de titre du livre *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Armand Colin et Cie ; c'est celle de la fête du Centenaire de l'E-

cole normale supérieure. Cet ouvrage folklorique contient un «Lexique» où on lit (page 228) :

«*Panmuffle*, substantif.

«Tout ce qui n'est pas normalien.

«N.B. — Tout ce qui n'est pas normalien appelle *Muffle* tout ce qui est normalien.»

1898 (mai). *Mercur de France* : *Panmuphle*.

1903. Loyson-Bridet (Marcel Schwob), *Mœurs de Diurnales*. Parmi les «Cent bons livres» du journaliste : «(...) *Le Panmuffisme*, d'après Flaubert».

OBSERVATIONS

Le mot ne semble pas devoir grand chose à Laurent Tailhade (*Au Pays du Mufle*, 1891) ; déjà connu de Littré, le *mufle* est une «personne laide et désagréable» (1836, selon Robert).

Il est plus souvent orthographié avec «f» (ou même avec deux «f» par les Normaliens !) plutôt qu'avec «ph» ; mais l'orthographe *panmuphle* n'appartient pas qu'à Jarry, puisqu'elle apparaît en 1894 dans la presse.

C'est pourtant entre 1891 et 1893 qu'il doit en prendre connaissance dans le vocabulaire des khâgneux. Le mot semble bien avoir appartenu à Flaubert et ses contemporains, et avoir été ramassé par Jarry vingt ans plus tard sur le trottoir de la rue d'Ulm.

II. - LES PERCEPTIONS EXTERIEURES

Tandis que Jarry arpente le trottoir de la rue d'Ulm, Franc-Nohain, qui a le même âge, entre par la porte du No 45.

Il publie son «petit acte», *Les Perceptions extérieures*, en 1894 dans ses *Inattentions et Sollicitudes*. On lit dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes* (Armand Colin et Cie, 1895) un chapitre consacré au «Théâtre des Folies Normaliennes» dû à René Wahl (promotion 1892 Lettres). Outre une intéressante description de la salle installée dans une ancienne chapelle, on

apprend (p. 132-133) quel en est à l'époque le répertoire : « le théâtre des Folies Normaliennes est le dernier asile du drame romantique et le premier qui ait accueilli les ahurissantes élucubrations du poète Franc-Nohain. On y vit tour à tour *Catherine Howard*, *Richard Darlington*, *Le roi s'amuse*, et les *Perceptions extérieures* ».

Ce détail avait échappé à J.-H. Sainmont dans son « Petit Hommage » de l'édition du Collège de Pataphysique de 80 E.P.

On notera aussi qu'il est fait dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes* des allusions au « Chat Noir » ; un poème de M. Morel (promotion 1893 Lettres) en vers amorphes est dédié au « bon poète Franc-Nohain » ; et le livre en son entier est dédié « à M. Le vicomte Melchior Allais, du *Journal* » et « à M. Alphonse de Vogüé, de l'Académie ».

JARRY ET « LE RIRE »

C'est dans le No 109, du 5 décembre 1896, que l'on trouve la première allusion à Jarry dans « Les Gaîtés de la Rampe », chronique signée « M.R. », c'est-à-dire « Marquis de Morès-Riden-do », ce qui ne nous avance guère :

« En attendant toutes sortes de belles choses, telle que la première d'*Ubu roi*, la journée de Mme Sarah Bernhardt, la réouverture de l'Odéon et bien d'autres nouveautés, nous avons eu simplement deux reprises. » (L'une de ces reprises est la *Course aux jupons*, de Léon Gandillot, l'autre *l'Œil crevé*, d'Hervé).

Nouvelle allusion, dans le No 130 du 1er mai 1897, dans une fantaisie de G. de Pawlowski intitulée *Nouveaux cabarets artistiques* :

« (...) C'était un plaisir toujours artistique et charmant que de s'entendre dire en entrant, ce mot vieux comme Cambronne, auquel de jeunes auteurs n'ont fait que de donner un R nouveau (...). »

Dans les « Echos du Rire » (*Le Rire*, No 357 du 7 septembre 1901), un dessin de Henry Somm représentant Edouard VII et Guillaume II avec de longs nez et le titre : « Chez les Ubus » :

« — Vous avez vu la réception enthousiaste qu'*ils* se proposent de *lui* faire ?

— Ça se voit assez que nous l'avons lue !... »

(Il s'agit des Français et du tsar Nicolas II).

Le 16 novembre 1907 (*Le Rire*, No 250), sous la même rubrique : « Le Rire au théâtre » :

« Ce pauvre Alfred Jarry qui vient de mourir, affectionnait les mots de six lettres, à tel point qu'il en avait ajouté une à l'apostrophe historique du général Cambronne. M. Henry Bernstein est un type dans le genre du père Ubu. Il n'admet que les titres de six lettres : *le Voleur, la Rafale, Marché*. Hors des six lettres, point de salut !

Cette fois, c'est *Samson*, qu'il a choisi, pour le faire jouer par M. Guitry. (...) ».

C'est signé Léo Marchès, comme l'article qui paraît dans *Le Rire*, No 265 du 29 février 1908, sous la rubrique « Le Rire au théâtre » :

« Gémier nous a redonné *Ubu-Roi*, dans une matinée au bénéfice du syndicat des artistes. Nous avons revu avec plaisir notre vieux père Ubu, avec son cortège de palatins (*sic*), de larbins de Phynances, toute l'armée russe et toute l'armée polonaise.

Et ce fut une matinée triomphale. Dans la salle on s'exclamait déjà quand l'orchestre entama l'ouverture si pittoresque de Claude Terrasse, et quand le rideau se leva sur le paysage ubu-*esque*, reconstitué par Bertin, d'après les documents laissés par ce pauvre Jarry. On se roula à l'entrée de Dalleu en maire (*sic*) Ubu et de Gémier, père Ubu, avec son crâne en poire, ses bajoues, son ventre et sa redingote aux multiples décorations. Et quand retentit le mot, le fameux mot — qui est, comme l'a dit quelqu'un, le mot de Cambronne à qui on a donné de l'*r* — ce fut du délire.

O (*sic*) applaudit à tout rompre Gémier, Dalleu, Jarrier en capitaine Bordure, Harry Baur en roi Wenceslas et en caporal des hommes libres, Yvonne Debray en Bargreles (*sic*) et Escu en

reine Rosemonde. On applaudit les conjurés, les palatins (*sic*), le peuple, les nobles et les financiers ; le cheval à Phynances, la machine à décerveler, le sabre à noble et le croc à ce que vous savez.

Un monsieur entre deux âges, à mes côtés, se faisait remarquer par son enthousiasme. Il gloussait, il hennissait, il se pâmait. Et, par instant, il s'exclamait :

— Merveilleux ! fantastique ! colossal ! Voyez-vous, monsieur, j'étais à la création, ça me rajeunit de onze ans !

— J'te crois, me dit en sortant un vieux critique, on l'a conduit au poste pour tapage. Il avait sifflé tout le temps !

(...)

Léo Marchès.»

Cet article est illustré d'un «relief» en cire photographié de E. Brod représentant Harry Baur et Gémier.

François CARADEC





Harry Baur
(Le roi Wenceslas)

Ubu-Roi (théâtre Antoine).

Gémier
(Ubu)

UBU, DE LA PHYNANCE A LA PINTANCE.

Cette gravure figure dans les *Cahiers du Collège de 'Pataphysique*, No 3-4, p. 15, ainsi que dans les *Peintures, gravures et dessins d'Alfred Jarry*, Collège de 'Pataphysique, XCV E.P., Pl. 54 et dans les *Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, 1976, p. 1167. Le commentaire de Michel Arrivé accompagnant ces deux dernières occurrences est le suivant : «Lithographie de 24 x 32 cm publiée sous forme d'affiche pour la représentation d'*Ubu-Roi*, puis dans les exemplaires de luxe du programme de la représentation, enfin dans le No du 20 décembre 1896 de *La Critique*. Il existe trois états de cette lithographie :

— Celui de la pl. 54, avec des inscriptions tirées de la pièce. C'est ce premier état qui constituait l'affiche de la représentation. Reproduit pour la représentation de 1922, et dans le *Cahier 3-4*, p. 15.»

Et plus loin : «Les êtres qui traînent le «Voiturin à Phynances» sont les Palotins originels, êtres en baudruche gonflables à volonté.» (in *Peintures.....*, p. 120)

L'expression «Voiturin à Phynances» est à ce point admise et reçue parmi les lecteurs de Jarry que, sauf erreur ou omission

de notre part, on n'avait pas encore noté que, si la gravure porte bien un « Voiturin », l'inscription qui figure sur celui-ci l'assigne, à n'en pas douter, à véhiculer non pas de la « Phynance », mais de la « Pintance » : facétie du graveur ? Elle ne serait pas pour étonner ceux qui connaissent l'écrivain, son « humour » et ses habitudes de libations. Le lien qui s'établit ainsi entre la boisson et l'argent s'explique peut-être (mais n'affirmons rien) par le mot de « liquide » dont on désigne ce dernier, et la nécessité de s'en procurer pour se livrer à la première. (1)

Frédéric CHAMBE

(Cette notule nous a été communiquée en 1983. NDLR).



(1) « Pinter » au sens de « boire beaucoup » est attesté dès les XIIe-XIIIe s. Littré, qui ignore le substantif, définit le verbe : « Terme populaire. Boire longtemps et avec excès. » « Pintance », le substantif, est à considérer comme un néologisme, dérivé normalement du verbe.

ACTUALITES

Keith BEAUMONT : Alfred Jarry : a critical and biographical study. Leicester, Leicester University Press, 1984, 364 p. ill.

Jarry trop connu, donc méconnu. C'est le prélude obligé de tout article sur l'auteur qu'ici nous honorons. Et chacun des membres de notre société sait la pertinence de ce paradoxe. Att-on bien conscience qu'en dehors du rapide panorama de François Caradec, *A la recherche de Alfred Jarry*, publié il y a dix ans chez Seghers dans une «Collection insolite» aussitôt disparue, nous ne disposons, en français, d'aucune monographie de Jarry destinée au grand public, intégrant les recherches nouvelles de Noël Arnaud, Michel Arrivé, Henry Bordillon, etc. Le *Jarry et les critiques de notre temps* commandé par les Editions Garnier à Louis Forestier n'a jamais été imprimé. De sorte que ledit public, curieux et désirant se cultiver, n'a pas grand chose à se mettre sous les yeux s'il veut s'informer, un peu, de l'œuvre et des jours de notre auteur. Recourir au superficiel «Classique du XXe siècle» de Louis Perche (1965) ou à l'estimable «Poète d'aujourd'hui» de Jacques-Henry Levesque (1951) est un peu

léger, outre que la chose n'est pas facile, ces ouvrages n'étant plus sur le marché, pas plus que *Alfred Jarry l'irremplaçable* d'André Lebois.

Bien entendu le public anglo-saxon était encore moins bien loti que le nôtre, avant l'arrivée de cette très agréable étude de Keith Beaumont, bien dégagée aux entourures. Non content de combler ainsi une lacune absolue, Keith Beaumont ne manque pas d'aplomb. Faisant foin de tout terrorisme méthodologique — mais bien informé de tous les débats de la critique contemporaine — il nous propose tranquillement un « Jarry l'homme et l'œuvre » en volume d'humaine dimension. O mânes de l'ancienne Sorbonne, venez en cortège accueillir l'un des vôtres, qui a sur vous la supériorité de connaître les difficultés théoriques auxquelles il s'exposait et de les résoudre comme en se jouant.

Il est vrai que le propos classique est favorisé par l'existence même de Jarry, toute vouée à la littérature depuis ses dix-huit ans. Inversement, la biographie n'offre rien de palpitant dès lors qu'on élimine les anecdotes plus ou moins controversées. Reste alors l'essentiel : l'œuvre que Beaumont présente et analyse dans l'ordre chronologique de composition.

Pour le lecteur qui ne lirait point l'anglais, voici les titres des onze étapes de ce parcours passionné :

1. Enfance et adolescence. 2. Paris, poètes et artistes. 3. le Symbolisme et son éclatement. 4. Ubu. 5. Autres manifestations d'Ubu. 6. Rêve, hallucination, amour et mort : *Les Jours et les nuits*, *L'Amour en visites* et *L'Amour absolu*. 7. Faustroll et la pataphysique : de la feuille de chou à la surface de Dieu. 8. L'art du journalisme spéculatif. 9. Exploits sexuels et sportifs : *Messaline* et *Le Surmâle*. 10. Comédies musicales et retour au passé. 11. (Conclusion) : Langage, vérité et signification.

Comme dans la célèbre « passion considérée comme course de côte », certains passages sont délicats et l'auteur risque souvent de se ramasser une pelle : quel lien établir, en effet, entre tel épisode biographique, par exemple le service militaire, et le texte coruscant (César-Antéchrist) paru au même moment ? Si l'œuvre éclaire, plus souvent qu'on ne croit, l'existence de Jarry, la réciproque n'est pas toujours vraie. Témoin le titre ambigu du 9e chapitre qui semble se rapporter à une pratique personnelle

de l'auteur, alors qu'il n'est fait état que d'une constante de son imaginaire.

C'est là que réside toute la gageure du propos : comment faire la part, dans une œuvre aussi *construite*, à multiples facettes, où les images se renvoient les unes les autres, du vécu et du fictif ?

J'entends bien que Keith Beaumont n'avance qu'avec prudence certaine hypothèse attribuant *L'Amour absolu* au remords du fils envers une mère morte en le soignant (p. 176); reste qu'aucun document positif ne permet de s'en assurer. De fait, nous ne savons toujours rien du mécanisme créateur dans ses rapports avec le vécu.

On n'attendra donc pas de révélations ni de recherches nouvelles. C'est une synthèse méthodique et sûre, soigneusement documentée et non moins équilibrée, faisant état des diverses opinions de la critique, choisissant toujours la solution la plus mesurée, donc la plus vraisemblable, n'hésitant pas, le cas échéant, à réévaluer le rôle du père, bien plus présent dans l'existence d'Alfred Jarry que ne le laissait croire son affirmation désinvolte. A cet égard, il eût peut-être fallu souligner l'ambivalence, sinon l'ambiguïté, des propos de l'auteur lorsqu'il s'exprimait sur ses œuvres. Tout ce qu'il écrivit sur Ubu est, me semble-t-il, significatif d'une stratégie littéraire, s'adaptant au destinataire de l'œuvre, tout en s'en moquant.

En dépit de sa modestie, ce panoramà méthodique sans défaut (je ne relève que trois vétilles : le Théâtre Alfred-Jarry fut fondé en 1926 par Artaud et Vitrac, et non en 1937 (p.2); la forêt de Paimpont est bien la légendaire Brocéliande (p.283); si les *spéculations* de Jarry se regroupent en 5 thèmes (p. 210) quatre seulement sont énoncés) nous conduit à prendre une mesure nouvelle de l'œuvre de Jarry comme de sa personnalité riche et complexe. On ne peut qu'acquiescer au sentiment de Keith Beaumont : celle-ci est bien plus liée au héros des *Jours et les nuits*, de *L'Amour absolu*, du *Surmâle*, de *Faustroll* et de *la Dragonne* qu'au nauséabond père Ubu. Et Jarry demande à être considéré comme l'un des phares de notre modernité en ses qualités de théoricien du théâtre, poète, romancier, explorateur du rêve et du subconscient. Son individualisme absolu, son dé-

tachement suprême devant les aléas de l'existence, baptisé pataphysique, le mènent à diviniser l'homme, échappant à la mort par sa littérature. A juste titre, Keith Beaumont souligne son appartenance à l'avant-garde de l'époque, mais aussi sa dimension anticipatrice par la fascination de la forme, le jeu de l'inter-textualité, en faisant une littérature absolue, comme on dit de l'alcool. Une étude précieuse qu'on aimerait posséder en notre langue.

Henri BEHAR



UBU A VITEZ REDUITE

La représentation d'*Ubu roi*, telle que la conçoit et la propose Antoine Vitez a, parmi de nombreux inconvénients, celui de nous infliger un spectacle ennuyeux.

Sans doute, au cours de la première demi-heure, le propos délibérément déroutant engendre un certain insolite qui nous vaut quelques effets de drôlerie, mais bien vite ceux-ci s'épuisent pour révéler tant leur navrante futilité que leur monotonie. L'ennui accable alors invinciblement et définitivement le spectateur car Antoine Vitez conserve du début à la fin la même lorgnette réductrice.

Avec Ubu sur scène, on est en droit d'attendre une liqueur forte dramatiquement parlant, avec de grands moments de truculence et de bouffonnerie, et cela, quels que soient les différents niveaux de lecture qu'autorise le texte.

Prenons la scène 2 de l'acte III : Ubu vient de s'emparer de la couronne de Pologne et il décime sans retenue, pour s'approprier leurs biens, les Nobles, puis les Magistrats, puis les Financiers, lesquels, après un jugement sommaire fondé sur le seul arbitraire du nouveau roi, sont condamnés sans appel

et passés à la Trappe pour y subir le supplice du décervelage. Au cours du déroulement de cette scène, l'hécatombe est commentée par la Mère Ubu : «Quelle basse férocité !» plus loin . «Tu es trop féroce, Père Ubu.» et encore . «Mais enfin, Père Ubu, quel roi tu fais, tu massacres tout le monde.» Or, dans cette nouvelle adaptation, cette scène 2 est jouée au cours d'une sorte de thé dansant... Comment voulez-vous qu'en un tel contexte ces différentes répliques de la Mère Ubu conservent la moindre charge dramatique ?

Ubu, à la fois énorme monstre et marionnette inquiétante et drôle dans son horreur, entité protéiforme en laquelle trouvent à se combiner des implications variées et contradictoires est ici, par l'effet d'un parti pris, dévoyé, détourné de son objet, quasiment vidé de sa substance et, animateur d'un lourd ragoût de satire sociale, réduit en partie au rôle circonstanciel de porte-parole d'un discours politique éphémère. En s'actualisant sous cette forme dérisoire, il cesse d'animer le mythe qui a hanté et qui continuera de hanter des générations de lecteurs et de spectateurs.

Cela dit, on est tenu de reconnaître que monter *Ubu roi* au théâtre ne constitue probablement pas une entreprise sans aléa.

Lorsque Peter Brook, il y a quelques années, monta la pièce aux Bouffes du Nord, il montra un Ubu assez défiguré, d'une tonalité misérabiliste, nous donnant à entendre un texte plus que fantaisiste, avec interpolations de passages d'*Ubu enchaîné* dans le texte d'*Ubu roi*, aboutissant à un salmigondis dont l'opportunité était rien moins qu'évidente. Néanmoins, aussi détestable qu'il fût à certains égards, le spectacle n'en conservait pas moins dans l'ensemble une grande vigueur dramatique.

En revanche, Guénolé Azerthiope, avec sa troupe de semi-professionnels, avait su, lui, il y a de cela quinze ans, nous montrer un spectacle à la fois d'une grande drôlerie et d'une tension dramatique assez constante pour ne pas laisser place à un temps mort. Avec Azerthiope, le Père Ubu, la Mère Ubu et les comparses s'incarnaient prodigieusement sur un rythme étourdissant et démontraient que ce théâtre, exploité tel quel, conservait toute sa puissance de choc; car, à l'inverse de la plupart des adaptateurs, Azerthiope s'était borné, en toute humi-

lité, à respecter le texte de la pièce, laissant à la seule œuvre de Jarry dans son intégrité le privilège de bouleverser et d'amuser.

Pour en revenir à Antoine Vitez, ce dernier n'a pas craint de rapetisser Ubu à sa propre échelle. A cet inconvénient majeur il faut ajouter l'inconvénient de nombreuses coupures dont certaines, véritables mutilations, compromettent le sens et la bonne intelligence de la pièce. Parmi bien d'autres qui pourraient être relevés, je ne choisirai qu'un seul exemple : la scène 6 de l'acte IV, au cours de laquelle Ubu, laissant Pile et Cotice se débattre avec l'ours, se réfugie sur un rocher du haut duquel il combat solennellement l'animal à coups de patenôtres ; toutes ces séquences de la scène, dont l'importance fonctionnelle est évidente, sont purement et simplement éliminées !

Enfin, avant de clore ce catalogue d'observations critiques, je veux souligner une dernière et très grave lacune : l'absence de la Gidouille ornée de sa spirale. La gidouille insatiable et la spirale qui vient la compléter, attributs majeurs d'Ubu, sont un prolongement nécessaire du personnage ; ces attributs, manifestation visuelle de « l'intestestin », expriment en permanence, parmi des significations multiples, qu'il n'y a pas lieu d'évoquer ici, dans la mesure où elles déborderaient le seul propos d'*Ubu Roi*, le caractère spécifique de cette « intelligence intestinale » en laquelle se résume la nature même du Père Ubu.

Reste à savoir maintenant ce qu'en pensera « Madame la Foule » qui a désormais la parole...

J. MARTIN-BONTOUX



SOMMAIRE

<i>DOSSIER</i> : Ronde autour du Théâtre des Pantins, dix-huit lettres de Franc-Nohain à Claude Terrasse, présentées par Henri BORDILLON	3
<i>NOTULES</i> , par François CARADEC et Frédéric CHAMBE	28
<i>ACTUALITES</i> : Keith Beaumont, <i>Alfred Jarry : a critical and biographical study</i> , par Henri BEHAR	40
Ubu à Vitez réduite, par J. MARTIN-BONTOUX	44



L'ETOILE-ABSINTHE - No 29-30
Rue du Château, Penne du Tarn 81140 - Castelnau de Montmiral
Composition, impression, brochage : W. Théry à Reims (51)
Dépôt légal : 3e trimestre 1986.

